

malheureuse affaire, St. Luc avertit Burgoyne du mécontentement des sauvages, qui éclata bientôt d'une manière si ouverte qu'ils quittèrent tous le camp anglais, bien que Burgoyne leur eut refusé des provisions, des souliers, et les services d'un interprète.

« Quant à l'occasion d'avoir déserté l'armée, vous devriez vous rappeler, » dit St. Luc à Burgoyne, « que c'est vous qui êtes la cause de mon départ. Car, deux jours après que les sauvages vous eurent quitté, vous vîtes votre erreur, et le brigadier Fraser avait déjà prévu les conséquences de votre conduite à l'égard des sauvages. Vous me fîtes alors mander dans la tente du brigadier, et vous me demandâtes de retourner au Canada, pour porter des dépêches au général Carleton, afin de prier Son Excellence de traiter les indiens avec bienveillance et de vous les renvoyer. C'est ce que je fis, et j'aurais rejoint l'armée, si les communications n'eussent pas été interrompues. . . . Quoiqu'il en soit malgré mon âge avancé (67 ans), je suis prêt à traverser la mer pour me justifier devant le Roi, mon maître, et devant mon pays, des accusations mal fondées que vous avez portées contre moi, bien que je ne m'occupe guère de ce que vous pouvez penser personnellement de moi. »

Cette lettre pleine d'une noble fierté n'eut pas, que nous sachions, de réponse, et Burgoyne se contenta d'y faire une allusion anodine, dans un discours qu'il prononça à la Chambre des Communes, le 14 décembre suivant.

En se justifiant d'une manière aussi complète, St. Luc a par là même exposé, sous son véritable jour, la conduite de Langlade dans cette campagne, car liés tous deux par une étroite amitié, exerçant un commandement à peu près semblable, ils agirent sous une même inspiration, et n'eurent en vue que les intérêts véritables de la cause pour laquelle ils combattaient. Si l'un et l'autre ne furent pas mieux compris par le général Burgoyne, l'avenir ne les vengea que trop de sa conduite maladroite et injuste à leur égard.

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer)

## TABLETTES LOCALES

Le rapport du ministre de la milice établit que des 23,000 miliciens qui ont servi pendant la guerre de 1812, il y a 3,000 survivants qui ont prouvé leur droit à l'indemnité votée par le gouvernement fédéral à sa dernière session. Tous ces vétérans approchent 80 ans et beaucoup sont plus âgés.

Le nombre des exposants de la province de Québec qui doivent figurer à l'Exposition de Philadelphie est jusqu'ici de 82. Celui de la province d'Ontario est de 215.

Les listes d'admission seront closes dans deux semaines, le 15 décembre. Ceux qui veulent prendre part à l'exposition devront donc se hâter.

L'hon. John Young donne avis dans la *Gazette officielle* qu'une demande sera faite à la prochaine session afin d'obtenir un acte incorporant une compagnie pour construire le pont « Royal Albert » sur le fleuve St. Laurent entre la rive nord et l'île Ste. Hélène; ce pont devra servir de passage pour le chemin de fer et de route pour les chars urbains, les voitures et les piétons en même temps.

Il aura 200 arches depuis la rue Sherbrooke à la rive nord du St. Laurent; 5 arches au-dessus du chenal principal du fleuve, l'une de 500 à 600 pieds et quatre de 200 pieds chaque; 20 arches sur l'île Ste. Hélène de 120 pieds chaque; 12 arches au-dessus du chenal du côté sud de l'île Ste. Hélène.

D'autre part, le Conseil de Ville de Québec se propose de faire les améliorations ci-dessous: 1o. Prolonger, ainsi que le veut le plan du gouverneur-général, la plateforme jusqu'au détour de la citadelle, pour donner aux promeneurs une vue sur le fleuve majestueux, d'un côté jusqu'au Cap Rouge, et de l'autre jusqu'au Cap Diamant;

2o. Faire disparaître le château Haldimand, aujourd'hui occupé par l'école normale, et le remplacer, ainsi que toute la portion du ter-

rain qui l'avoisine, par une magnifique plantation servant de prolongement au jardin déjà existant;

Et 3o. Elever sur le devant de cette terrasse un splendide monument à Jacques Cartier, le fondateur du Canada.

Les travaux d'améliorations suggérés pour l'embellissement de la ville s'élèveraient, suivant M. Baillargé, à \$90,000, dont la corporation paierait 30,000, et le gouvernement fédéral se chargerait du reste. Ce que celui-ci fera, nous l'ignorons; mais ce que nous savons, c'est que ces travaux ont l'approbation générale, et le *Mail* de Toronto, du 20 novembre, se charge de nous le dire. Il va même plus loin, puisqu'il approuve la construction d'un château Saint-Louis, dans la citadelle même, au coût de \$100,000.

## M. STANLEY ET LE LAC VICTORIA-NYANZA

Les renseignements fournis par deux lettres de M. Stanley résolvent un des problèmes les plus importants de l'exploration de l'Afrique: ils nous font connaître la position, la configuration et l'étendue d'une des plus vastes de ces mers intérieures qui occupent une si grande portion du centre du continent africain, et qui alimentent les unes le Nil en se déversant vers le nord, les autres probablement le Congo en se déversant vers l'ouest. En effet, le croquis cartographique qui accompagne les lettres du courageux voyageur établit les contours d'un lac immense, d'environ 230 milles (à peu près 200 kilomètres) de long, sur 180 milles (plus de 150 kilomètres) de large, recevant une énorme quantité d'eau du midi par le Chimiyou, et de l'ouest par la Kitongoulé; il nous indique les nombreuses îles dont il est parsemé et les diverses peuplades dont ses bords sont entourés; enfin il rectifie les erreurs ou les contradictions qui se rencontraient dans les récits des voyageurs sur ces contrées et sur le grand réservoir d'eau auquel elles servent comme d'enceinte.

M. Stanley n'est pas le premier voyageur qui ait exploré le Victoria Nyanza; avant lui le capitaine Speke et le missionnaire Livingstone l'avaient visité en partie; mais leurs explorations n'avaient pas été poussées aussi loin que celle dont les détails viennent d'être publiés.

C'est en 1858 que le capitaine Speke, dans son voyage à la recherche des sources du Nil, vit pour la première fois la vaste nappe d'eau, que les Arabes appelaient la mer d'Oukéréoué et à laquelle il donna le nom de la reine d'Angleterre, Victoria; mais cette fois, rappelé à Kazé par la maladie de son compagnon de voyage, le capitaine Burton, il n'eut pas le temps de le parcourir, et ce ne fut que dans son second voyage de 1860 à 1863 qu'il en revint les bords, à un point appelé Machouda, non loin de la station de Kagchyi; mais alors il ne put encore se livrer qu'à une exploration partielle et incomplète, n'eut jamais une vue distincte de la côte septentrionale et se contenta de renseignements imparfaits fournis par des indigènes qui lui suggérèrent l'idée qu'il existait non pas un seul lac, mais deux, sinon même un plus grand nombre. Cette idée avait été le résultat d'observations personnelles mais malheureusement inexactes; car il avait relevé une différence de 300 à 400 pieds dans le niveau entre la rive du sud et un canal au nord, qui avait reçu le nom de Napoléon. Ce qui l'avait engagé à marquer sur la carte qu'il dressa du pays un petit lac supplémentaire du nom de Baringo. Cette illusion fut partagée par Livingstone, qui était d'avis que le Victoria-Nyanza, vu ainsi sur les deux points, où l'altitude en était si différente, ne pouvait être une seule et même nappe d'eau.

M. Stanley était lui-même sous l'empire du doute et d'une pareille incertitude, lorsqu'il lança sur l'immense mer d'eau douce la frêle barque qu'il avait apportée, en compartiments démontés, de Zanzibar;

bientôt une navigation sans obstacle, ininterrompue durant près de deux mois, l'eut convaincu qu'il naviguait sur une véritable mer intérieure, analogue à la mer Caspienne qui sépare l'Asie de l'Europe. C'est pourquoi il fait justice sur sa carte du lac apocryphe de Baringo, lequel n'existait que dans l'imagination de crédules indigènes, qui n'y sont jamais allés voir.

Quand M. Stanley aura achevé la circumnavigation du vaste bassin, sur les bords duquel est actuellement mouillée *Lady Alice* (c'est le nom de son embarcation), quand il aura fait pour l'*Albert Nyanza*, où il se propose de se transporter ensuite, ce qu'il vient de tenter sur le lac Victoria, il aura fait une des plus grandes constatations géographiques de notre temps. C'est presque un monde nouveau qui vient ainsi d'être révélé au reste de l'univers. Il y a vingt-cinq ans, ces régions du centre de l'Afrique étaient comme un mystère, une non-entité sur le globe; elles se réduisaient à une énorme lacune sur les cartes. Inconnues, inexplorées, réputées inaccessibles, on se les figurait peuplées exclusivement d'animaux féroces, d'oiseaux carnassiers, de reptiles venimeux, d'insectes meurtriers. Située sous un climat torride, brûlée sans cesse par un soleil de feu, la terre devait y être malsaine, desséchée, inhospitalière à la race humaine. Or, depuis quelques années, des hommes aussi courageux que savants ont affronté et surmonté tous ces dangers; et il se trouve que ces affreuses, ces redoutables régions offrent des contrées à l'égard desquelles la nature n'a pas été moins généreuse qu'à l'égard de celles que nous connaissons pour les mieux favorisées: des eaux abondantes, de hautes montagnes y tempèrent la chaleur des tropiques: le sol en est des plus fertiles, les productions les plus variées; aussi sont-elles habitées par d'innombrables populations, auxquelles nos usages, nos arts sont encore étrangers, mais qui attendent de nous les bienfaits de la civilisation. A l'œuvre donc! Honneur aux hommes dévoués qui nous feraient la voie à nous de suivre leurs glorieuses traces!

P. BOUTET.

## PERSONNEL

L'hon. M. Cartwright, ministre des finances, est arrivé samedi d'Angleterre.

D'après le *Phare des Lacs*, Riel serait actuellement teneur de livres à Saint-Paul (Minnesota).

M. Cheval, député de Rouville, M. St. Jacques et deux autres personnes de St. Denis, ont acheté la manufacture de M. McMartin Hamel, de St. Hyacinthe.

M. J. H. Létourneau a été nommé inspecteur des naufrages pour un nouveau district qui s'étendra de la Pointe au Renard, dans le comté de Gaspé, jusqu'à la ligne entre les comtés de Gaspé et de Rimouski.

## LES DEUX PIGEONS

FRAGMENT

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre. »

... A peine la mère a-t-elle lu ce vers que l'enfant lève les yeux qui brillent d'une douce attente d'amour tendre. Aussitôt ce petit cœur aimant a compris l'appel, et son regard s'arrête sur les êtres chéris, sur la maman qu'il écoute d'abord, sur la petite sœur qui, assise sur le tapis, berce sa poupée. Comme il comprend l'affection, le voilé déjà ému, inquiet, l'intérêt éveillé, impatient de savoir ce qui va advenir à ces deux pigeons de la fable.

« Deux pigeons blancs, maman? »

« Oui, deux jolis pigeons blancs. »

Il fallait ce renseignement, la personnalité est accusée, on sait de qui il va être question.

« L'un d'eux s'ennuyant au logis. »

... S'ennuyer au logis! cette seule image fait passer un voile sur l'expression joyeuse de la physionomie de François; s'ennuyer au logis, est-ce possible? Ah! quel drôle de petit pigeon, il s'ennuyait chez sa maman. Après l'avoir assombri, cette idée le fait rire comme une chose inventée à plaisir. Il n'est pas admissible que cela soit arrivé, et cependant si l'histoire n'est pas vraie, elle perd bien son charme; décidément, c'était un pigeon très-méchant, un vilain pigeon. On reste d'accord là-dessus.

« Voulez-vous quitter votre frère? »

Quitter son frère, une larme est tout près de l'œil de l'enfant; il jette un petit sourire rassurant vers la sœur qui a levé la tête, il plaint bien le pauvre petit pigeon qu'on abandonne ainsi surtout ne voyant pas de maman dans l'histoire; l'absence... se quitter... c'est-à-dire ne pas se voir ce soir, ne pas s'embrasser demain matin...

« Quitter son frère! » C'est tout un monde qui se dévoile. On peut donc quitter son frère? Ah! le triste pigeon, et c'était un pigeon blanc!

Cependant, il écoute: le drame se déroule, l'orage gronde; François, qui a peur du tonnerre, ouvre de grands yeux effrayés, voilà maintenant qu'il a grand pitié du volage pigeon.

« Son frère serait bien triste de savoir qu'il est mouillé. » Et il secoue la tête et mesure dans toute leur horreur les conséquences de l'école buissonnière. « Le méchant enfant à la fronde apparaît... »

« Cet âge est sans pitié, » dit le fabuliste.

« Oh! non, n'est-ce pas, maman? » proteste gravement le garçonnet. « Je ne suis pas sans pitié, moi! »

« Mais voici que le pauvre pigeon est pris au filet. » Toutes les aventures du voyageur sont écoutées, avec une sorte d'angoisse, François pense toujours, lui, au petit frère qui est resté au logis, tout seul et le cœur triste. « Enfin l'imprudent a compris sa faute; le voilà traînant l'aile, il est vrai, mais bien vivant encore qui retourne vers son frère. »

De combien de plaisirs ils payèrent leur peine!

« Ah! oui, ils ont dû bien s'embrasser. Pauvres petits pigeons! j'aimerais beaucoup, maman, un pigeon comme cela... pas celui qui s'en va... l'autre. » Il réfléchit encore les yeux baissés, repassant à voix basse tout le drame, mais avec un soupir, un sourire et un reste d'émotion.

« Comme c'est attendrissant, maman! »

« N'est-ce pas, bébé? »

Bk.

La *Studecona*, Compagnie d'Assurance contre l'Incendie, dont les bureaux sont No. 13, Place-d'Armes, à Montréal, a compris que du règlement prompt et équitable des sinistres dépendait le succès de l'assurance. En effet, que représente entre les mains de l'assuré la somme compensant sa perte, s'il lui a fallu attendre pendant des mois cette prétendue compensation dont la valeur réelle diminue dans la proportion du délai écoulé entre le sinistre et la réparation?

Elle ne représente qu'une partie de sa perte, car la suspension prolongée de son industrie, la perte de ses clients habituels, constituent un dommage que l'indemnité tardive ne couvre point.

## RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

*Manière de rétablir le lustre quand il a été enlevé des étoffes par le lavage.*—Le lavage enlève le lustre et laisse une place terne et désagréable à voir. On rend le lustre à l'étoffe, en passant dans l'endroit lavé, et dans le sens des poils de l'étoffe, une brosse humectée d'une eau dans laquelle on a fait fondre un peu de gomme arabique. On applique ensuite sur cet endroit un morceau de papier et par-dessus une planche lisse, que l'on charge de poids considérable, sous lesquels on laisse sécher l'étoffe.

*Manière d'améliorer le fourrage.*—Le procédé consiste à mêler un peu de sel aux fourrages. Pour opérer on jette dans un seau d'eau autant de sel que le liquide peut en fondre; on trempe un balais dans cette dissolution et on asperge le fourrage fourché par fourchée, à mesure qu'on le met en tas dans la grange.